

**Discours soirée prix**

**3 décembre 2014**

Monsieur le Président du Parlement Européen,

Mesdames et Messieurs les Députés,

Messieurs Jacques Delors et Pascal Lamy,

Mesdames et Messieurs,

Je vous remercie de m'accorder l'honneur de m'exprimer ce soir dans cette impressionnante enceinte – le Parlement Européen – le cœur de la démocratie européenne. Je suis très ému de me retrouver devant vous. Je n'oublierai jamais et je ne vous remercierai jamais assez d'avoir défendu ardemment l'année dernière la culture européenne, la diversité culturelle, qui sans vous aurait été sacrifiée dans un troc commercial avec les Etats-Unis.

Ce soir nous sommes réunis pour primer deux merveilleux livres qui célèbrent, chacun à sa manière, l'amour de l'Europe.

Ce soir, grâce à vous, à cette belle initiative, nous allons fêter la littérature, l'art, la culture, l'audace des idées, de la pensée, la liberté de tâter l'infini à volonté pour notre plaisir et pour le plaisir de le partager avec les autres. L'Europe c'est ça, et ça d'abord. Ce sont nos gènes, ceux qui nous ont construit et qui ont tendu la main aux autres continents. C'est grâce aux Grecs que nous avons rejoint les étoiles et dressé des ponts aériens entre les continents.

Dans son discours Hommage à la Grèce, prononcé le 28 mai 1959 à Athènes, Malraux disait : « On ne saurait trop le proclamer : ce que recouvre pour nous le mot si confus de culture - l'ensemble des créations de l'art et de l'esprit -, c'est à la Grèce que revient la gloire d'en avoir fait un moyen majeur de formation de l'homme. C'est par la première civilisation sans livre sacré, que le mot intelligence a voulu dire interrogation. L'interrogation dont allait naître la conquête du cosmos par la pensée, du destin par la tragédie, du divin par l'art et par l'homme. »

J'aurais aimé que ce soir seule la fête occupe nos esprits. Mais vous le savez sans doute, une ombre menace à nouveau la culture européenne. Je pensais qu'après les âpres batailles menées l'année dernière ensemble, après notre belle victoire et affirmation symbolique appréciée sur tous les continents, nous serions tranquilles pendant un moment. Eh bien non. Tous les artistes et personnes de culture d'Europe s'indignent à nouveau. La cause ? Une lettre de mission du Président Juncker qui demande au commissaire du numérique Gunther Oettinger (je cite) de « briser les barrières nationales en matière de réglementation du droit d'auteur ». Dans le but, honorable, d'accès simultané aux œuvres de tout consommateur européen.

Premier point, essentiel : tout artiste, tout acteur de la culture, ne rêve que d'une chose, que son œuvre atteigne le plus grand nombre, qu'il puisse installer un dialogue riche avec le public, avec les citoyens. C'est plus qu'un rêve, c'est un miroir indispensable à la création, à la réflexion.

Second point : il est choquant pour un européen de tomber dans le piège linguistique et méprisant qui nomme un être humain un consommateur. Sans nous rendre compte, utilisant ce terme nous perdons une gigantesque bataille, celle de l'identité profonde de notre civilisation. Peut-on imaginer ce dialogue dans les années à venir : « Je viens d'avoir un enfant – C'est un garçon ou une fille ? – Un consommateur. »

En souhaitant « briser les barrières nationales en matière de réglementation du droit d'auteur » sans doigté, dans la précipitation, cela voudra dire détruire la diffusion territoriale des œuvres, pays par pays, que ce soit pour les livres, la musique, les œuvres audiovisuelles. Ce serait ignorer et mépriser d'abord les langues nationales, nous prenant tous pour des Américains. Chaque œuvre doit être traduite et diffusée au moment opportun en fonction des coutumes spécifiques de chaque pays. Aussi, si nos œuvres déferlaient toutes en même temps dans toute l'Europe, non seulement la création serait mise en danger car cela assécherait très vite son financement, mais cela détruirait un nombre immense de structures européennes (salles de cinéma, librairies, éditeurs littéraires et musicaux, toutes les chaînes de télévision, etc) et sacrifierait des centaines de milliers d'emplois. Qui seraient les gagnants ? Les géants numériques américains, affranchis de toute concurrence, seuls capables de distribuer sans obstacle, simultanément, sur tout le continent européen nos œuvres, seuls capables de les financer puisqu'on aura désertifié. Vous connaissez le prix. Notre liberté de penser, d'exprimer nos pensées, de diffuser nos pensées.

Quel est l'enjeu de notre génération, quel est notre beau défi européen dans ce monde globalisé et beaucoup pollué au propre comme au figuré ? Quelle Europe, quel monde, quelle civilisation souhaitons-nous bâtir pour nos enfants et les générations à venir ? Une économie forte ? Des technologies progressistes ? Je

pense que nous souhaitons tous d'abord construire les fondations de notre maison, les conditions idéales pour former des êtres intelligents, brillants, curieux, sensibles, avec une forte capacité de compréhension du monde dans sa vaste complexité et diversité, pour éviter les conflits, pour analyser d'une manière subtile le mouvement rapide de notre histoire dans tous les domaines et pouvoir mieux réagir, s'adapter et les développer : que ce soit l'économie, le social, le géopolitique, le culturel, le financier. Notre civilisation ne peut construire du bonheur, du progrès – le vrai, l'humain, pas le technologique -, et la paix qu'avec des êtres vastes, complexes, infiniment divers, se nourrissant les uns les autres de leurs différences.

Jacques Delors disait à juste titre : « on ne tombe pas amoureux d'un marché unique ».

Le Président Martin Schulz nous rappelait lors de son discours au Palais de Chaillot à Paris, l'année dernière : "L'exception culturelle, ce n'est ni un réflexe protectionniste, ni un sentiment anti-américain. Nous ne voulons tout simplement pas prendre le risque de mettre en péril la diversité culturelle et linguistique de l'Union. La culture est un bien public - et le Parlement européen la défendra!"

Jean-Claude Juncker déclarait en 2005 toujours à Paris, à l'occasion des rencontres de l'Europe de la Culture : « La culture ne se prête pas à l'harmonisation, ne se prête pas à la standardisation, ne se prête pas à la réglementation stupide. »

J'ai peur qu'aujourd'hui les chimères économiques et technologiques nous détournent de notre objectif essentiel : la profondeur de la connaissance, la liberté.

De tous temps les révolutions technologiques ont contribué au progrès de l'humanité. Mais elles se sont toujours modestement effacées laissant la place à l'esprit. L'imprimerie a révolutionné la condition humaine, mais qui pense à Gutenberg, ce grand homme, en lisant aujourd'hui Shakespeare, Kundera, Tolstoï, Camus, Imre Kertesz ou Rilke ?

Nous sommes en plein milieu de cette formidable révolution numérique. C'est un grand pas en avant de l'humanité. Cette révolution nous enchante, mais elle nous envahit, elle nous maîtrise, elle nous domine. L'outil devient maître, et nous sommes prêts à nous incliner et devenir esclaves. Dominant l'économie mondiale, globalisante, elle est sur le point de dominer le politique (donc le citoyen), lui demandant d'ajuster sa réflexion à sa nature, à son rythme. Bientôt, si nous n'y prenons pas garde, elle nous imposera sa réflexion.

Lorsque Beaumarchais invente le Droit d'Auteur, c'est pour libérer l'artiste qui était inféodé aux puissants, seuls capables à l'époque de le rémunérer, et seuls

propriétaires des œuvres. Beaumarchais a cette idée visionnaire, créatrice de démocratie : la liberté d'expression, de création, doit s'autofinancer et la diversité des idées ne doit plus appartenir aux puissants qui l'utilisent en fonction de leurs intérêts. L'idée, la pensée, doit appartenir à son auteur, à celui qui l'exprime. Et à travers lui, à tous les citoyens.

Briser les « barrières du droit d'auteur » serait briser le mode de financement des œuvres, fragiliser les artistes, les offrir à nouveau au bon vouloir des nouveaux puissants : Google, Apple, Amazon, Netflix, Facebook, pour ne pas les nommer, tous américains. On pense défendre le consommateur qui pourra consommer des œuvres jusqu'à plus soif. Mais il consommera des œuvres américaines, car les européens auront du mal à en produire. Ou des œuvres européennes au goût des Américains ou autres puissants de demain qui les financeront.

L'identité européenne, le rêve européen, qui se veut universaliste, pas recroquevillé sur soi, doit se nourrir de son formidable capital, le plus riche au monde, mal exploité, je le conçois – car nous ne domptons pas les outils en notre faveur ! – la culture. On doit soutenir toutes les cultures, locales et nationales européennes, on doit soutenir les créateurs, leur rémunération juste et leur droit moral. Et on doit d'abord réfléchir à des outils européens numériques forts, capables de diffuser intelligemment nos œuvres.

Je vais finir par une brève histoire :

Mon père est né en Roumanie dans les années 20. Jeune homme, il subit d'abord le fascisme roumain, puis le nazisme. Il tombe à ce moment-là sur un livre merveilleux qui forge son esprit et sa décision de lutter clandestinement contre la barbarie. Ce livre s'intitule *La condition humaine*, d'André Malraux. Mon père le lit en français. Il le traduit aussitôt, durant la guerre, et le copie à la main de nombreuses fois pour le faire lire à ses camarades de combat.

Des années plus tard, devenu journaliste littéraire, rédacteur en chef-adjoint au plus important hebdomadaire culturel roumain, mon père traduit tous les livres de Malraux et les envoie au grand écrivain devenu Ministre de la Culture. Miracle, Malraux répond à mon père, et les deux hommes se lient d'amitié. L'auteur de *L'Espoir*, de *La Tête d'obsidienne*, des *Antimémoires* invite souvent mon père à Paris. A chaque fois, mon père revient avec des cartons remplis de livres, cachés sous la banquette de son compartiment de train. La plupart étaient des livres interdits par le régime de Ceausescu. Mon père se les procurait gratuitement, en faisant la tournée des maisons d'édition parisiennes, promettant des chroniques merveilleuses dans son hebdomadaire culturel. Il mentait, il savait bien qu'il ne pourrait jamais chroniquer des ouvrages interdits. Seule sa soif de lecture et de connaissance l'animait. J'ai appris plus tard que les attachées de presse qui lui offraient ces livres n'étaient pas dupes, l'envie de lecture de ce pauvre roumain démodé les touchait beaucoup.

Ces livres clandestins, arrivés chez nous, à Bucarest, logeaient dans les bibliothèques profondes de mon père. Pourquoi profondes ? Car elles affichaient sur la rangée de devant les livres autorisées, et derrière, cachés, les livres interdits. Mon père prêtait ses livres à tous ses amis. Les livres circulaient enveloppés dans du papier journal, afin qu'on ne puisse pas identifier le titre et l'auteur.

Ce trésor caché a éveillé chez mon frère et moi l'envie de liberté, d'apprendre la langue française.

Dans les années 80, j'ai fui le régime de Ceausescu pour gagner la France. Mon frère allait suivre, mes parents savaient qu'ils allaient essayer de nous rejoindre. Alors, un mouvement inverse s'est mis en place. Il fallait sauver le seul trésor qu'on possédait : les livres. Grâce à de nombreux amis français et européens les livres ont pris – par paquets de quatre ou cinq – clandestinement, le chemin de Paris. En passant parfois par Francfort, Genève, Londres, Bruxelles.

Aujourd'hui j'ai chez moi, à Paris, quasiment toute la bibliothèque de mon père, livres roumains compris. Mes deux enfants en profitent, ils ont hérité grâce à *La condition humaine* de Malraux du désir de liberté et du plaisir de lecture et de connaissance, du plaisir de rencontrer l'Autre dans sa plus vaste diversité.

Offrons à nos enfants cet immense capital que l'Europe possède, cette formidable effervescence si diverse, ce trésor : ces millions de bibliothèque possibles de mon père et des pères de demain, cultivant dans l'esprit de leurs enfants la diversité des idées, la curiosité de l'autre, la démocratie, l'amitié, la liberté, la paix. C'est ça l'Europe !

Cette année, nous sommes fiers d'avoir lu et de garder précieusement dans nos bibliothèques deux formidables ouvrages :

Le premier nous raconte 110 ans de l'histoire d'une petite rue de Berlin, et à travers ce minuscule trait sur une carte, à travers cette fente peuplée de personnages extraordinaires et pittoresques, de destins riches, s'ouvre un horizon majestueux de la vie d'une ville, d'un pays et d'un continent tout entier. Ce n'est pas qu'un livre passéiste. La beauté et le tumulte de l'Europe nous projettent vers son avenir. Dans la catégorie ROMAN, nous avons primé ***La robe de Hannah* de Pascale Hugues**.

Le second ouvrage est une réflexion profonde et très pertinente sur la construction européenne, qui éclaire certaines voies pour nos pas à venir. Cet ouvrage nous réjouit aussi car il nous vient d'un pays qui semblait s'éloigner de l'Europe, mais qui nous rappelle que la Grande-Bretagne est bien européenne et que son apport au rêve européen, bien que divers, est essentiel.

Dans la catégorie ESSAI, nous avons primé *Turbulent and mighty continent* de **Anthony Giddens**.